

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 9 (1921)
Heft: 41

Artikel: La personnalité de Théodore Flournoy
Autor: Seippel, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA PERSONNALITÉ DE THÉODORE FLOURNOY

Mesdames et Messieurs,

C'est pour moi un privilège et une vraie joie de vous parler ce soir de Théodore Flournoy qui a été pour moi, dès les débuts de notre jeunesse et jusqu'à la fin de sa vie, un ami incomparable, un frère spirituel, un frère aîné dont la vigilante affection ne se démentit pas un instant. D'autres pourraient en dire autant. C'est en leur nom à tous que je viens apporter ici un faible témoignage de notre gratitude. M. le professeur Reymond vous parlera tout à l'heure de sa pensée philosophique. Ma tâche est de chercher à définir sa personnalité.

Cette personnalité était si vivante et si riche que l'esquisse que j'en pourrai tracer sera bien insuffisante. Il faut noter tout d'abord que Flournoy avait fait des études encyclopédiques. Son esprit était rigoureusement scientifique. Il appartient, comme son oncle Claparède, à la grande lignée des naturalistes genevois. Il y avait en lui une tendance positiviste. Il fallait qu'il sentit toujours sous ses pieds le terrain de la réalité concrète. Dans toutes ses recherches psychologiques il avait un besoin de précision parfaite.

Rigoureusement scientifique, et il faut ajouter : exclusivement scientifique. Le domaine de la littérature ou même de l'histoire politique était en dehors du champ de sa vision. Certes il pouvait s'intéresser à une belle œuvre de poésie et d'imagination. Mais il n'en retenait que ce qu'il pouvait

utiliser pour ses recherches habituelles. Il me disait un jour, qu'à deux ou trois ans de distance, il pouvait relire un roman sans s'apercevoir qu'il l'avait déjà lu. Par contre, jamais il n'oubliait le moindre détail bien authentique qu'il pût utiliser pour ses études psychologiques.

Dans l'ordre de la science, ses connaissances étaient presque universelles. Il n'était pas l'homme d'une vitrine, il regardait sans cesse dans les vitrines du voisin pour y recueillir quelque renseignement instructif. Il ne se bornait pas, comme tant d'autres, à collectionner des faits. Au don de l'analyse, il joignait la puissance de la synthèse. Son esprit philosophique liait les uns aux autres les faits épars et cherchait à les ramener à l'unité. Et c'est ainsi qu'il fut un des rares savants qui, dans un temps de spécialisation à outrance, eurent la hardiesse de tenter une vaste synthèse scientifique. Dans un des cours du début de sa carrière, remarquable à la fois par la précision des connaissances et par l'amplitude de la pensée, il avait cherché à dégager les principes généraux des sciences. Ce qu'il avait tenté là, ce n'était rien de moins qu'une Somme des connaissances de son temps. On pourrait rapprocher ce cours des vastes synthèses d'Auguste Comte et de Spencer. Mais Flournoy avait sur Comte et même sur Spencer l'avantage de se maintenir strictement sur le terrain de la science, sans avoir la constante arrière-pensée d'un système métaphysique à échafauder. La publication d'un cours semblable aurait eu certainement un retentissement universel. Il aurait contribué à clarifier bien des idées et à dissiper bien des préjugés.

Flournoy savait d'ailleurs que des bâtisses semblables sont toujours provisoires et que jamais l'esprit humain ne s'y laissera emprisonner. Si, par induction, il recherchait les idées générales capables de grouper et d'expliquer un ensemble de faits, il avait une insurmontable méfiance pour les idéologies qui ne sont que des assemblages de paroles sonores. Il n'admettait pas qu'une théorie, si ingénieuse qu'elle fût, pût un seul instant gêner l'allure de

l'esprit en marche ou arrêter l'essor d'une vérité nouvelle.

Son trait dominant a été un amour passionné, un respect absolu pour la spontanéité humaine. Il la trouvait digne d'intérêt partout où il la rencontrait, même chez les simples en esprit. Il haïssait tout ce qui pouvait l'entraver. De là son aversion pour toute espèce de dogme, quelque fût le pontife qui en fût le gardien.

Dans le domaine intellectuel, il avait un tempérament révolutionnaire qu'il devait sans doute à son ancêtre le représentant Flournoy. Il avait le caractère frondeur des vrais Genevois. A l'occasion, il se livrait à l'exercice qui avait fait nos délices lorsque nous étions collégiens. Il éprouvait un plaisir particulier à casser quelques carreaux sans craindre le blâme des « gens bien ». M. Philippe Bridel a noté avec raison (1) son incessant besoin d'ouvrir les fenêtres (en les brisant, s'il le fallait) pour voir si rien de « scandaleux » n'apparaîtrait enfin à l'horizon. Et le scandale qu'il recherchait, c'était le fait nouveau, le fait imprévu qui viendrait rompre le cadre étroit de toutes nos théories et élargir notre vision du monde. De là son goût pour les domaines les plus inexplorés, les plus dédaignés par les savants de la stricte observance, de là ses recherches sur les phénomènes psychologiques les plus difficilement explicables, en particulier sur le spiritisme.

Il s'élevait sans cesse contre la présomption de la science qui juge commode de nier les faits qu'elle ne peut expliquer. Et il répétait souvent la parole d'Hamlet : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie ». Tout est possible, rien ne doit être exclu *a priori*. C'est là le premier principe de Flournoy. Mais il le limite par un second principe emprunté à Laplace : « Le poids des preuves doit être proportionné à l'étrangeté des faits ». (2) Il était également éloigné de la présomption et

(1) Wissen und Leben, 1^{er} mars 1921.

(2) *Des Indes à la planète Mars*, p. 345. Voir sur ce sujet le bel article de M. Pierre Bovet dans la Semaine littéraire du 13 novembre 1920.

de la crédulité. En explorant des contrées inconnues et dangereuses pour les esprits affamés de mystère, il gardait toujours intacte sa haute et lumineuse raison.

Le contact perpétuel qu'il conserva avec la réalité vivante préserva son esprit de l'ankylose. Lorsqu'un fait nouveau ou une théorie inédite s'étaient imposés à son esprit, il n'hésitait pas à faire table rase de ses idées antérieures pour suivre la piste qui s'ouvrait devant lui. C'est ainsi qu'à la fin de sa carrière, on le vit se mettre à l'étude de la psychanalyse dont le nom même était encore inconnu du public de langue française.

La marque distinctive de Flournoy est d'avoir uni à la méthode expérimentale la plus stricte, la compréhension la plus intime de la vie de l'âme. En cela il était spirituellement le frère jumeau de William James avec lequel il se lia intimément et auquel il a consacré son plus beau livre. Il vous en avait donné l'ébauche. Avec sa générosité habituelle, Flournoy a fait hommage à James de bien des idées qu'il avait lui-même énoncées avant de connaître le grand psychologue américain. Flournoy était un pragmatiste convaincu, bien avant que le mot eût été inventé. Comme James, il estimait qu'il faut « penser pour vivre et non vivre pour penser » ; il savait que les syllogismes les mieux déduits ne fourniront jamais une direction à notre vie ; il attachait plus de prix à l'intuition qu'à la logique (1) ; et, s'il avait une philosophie, c'était plutôt « une attitude se communiquant par contagion du sentiment qu'une doctrine qui s'enseignerait par exposition didactique ».

Sceptique en matière de doctrines, Flournoy a gardé fermement jusqu'à la fin ses convictions morales et religieuses. Aux systèmes les plus ingénieusement agencés, il préférait l'Évangile qui s'adresse aux simples en esprit. Il voyait dans Jésus-Christ « la Fontaine de Jouvence à laquelle, d'âge en âge, l'humanité doit aller se rajeunir ». Agnostique

(1) Bien qu'il fût un remarquable logicien, ainsi que nous le montre M. le professeur Reymond.

à l'égard de toute théologie, il demeurait foncièrement chrétien par le cœur, par l'action, par la charité. Et s'il tenait les constructions de l'intelligence pour provisoires et caduques, il demeurait un disciple de Kant et affirmait inébranlablement la primauté de l'obligation morale (1). Cela a été l'axe non seulement de sa pensée, mais de sa vie.

*
* *

Vie rectiligne, austère et ascétique, toute entière vouée au devoir. Jamais Flournoy ne faisait rien que par devoir. C'était presque excessif. Ses parents, ses amis auraient voulu le voir se détendre un peu, se reposer, prendre quelques distractions. A la fin de sa vie, attristée par des deuils si cruels, il s'y refusait obstinément. Lorsqu'il préparait ses conférences ou ses ouvrages, il serait resté jusqu'à quatorze heures par jour immobile à sa table de travail. S'il sortait, c'était uniquement pour une course indispensable ou pour un service à rendre. Mais cet ascétisme n'avait rien de désobligeant. Si exigeant pour lui-même, il était l'indulgence même pour les autres. Sans cesse il cherchait à leur faire plaisir, et la seule joie qu'il ne leur accordât pas était celle de lui faire plaisir à lui-même.

Sa bonté était telle qu'il ne savait jamais refuser un service à qui que ce fût, si indiscreète que fût la requête. Son temps si précieux était au pillage. On le voyait s'épuiser à corriger en épreuves les élucubrations de quelque rêveur, candide réformateur de la société humaine, et à s'efforcer de les mettre en français. Lui pour qui la préparation d'une conférence était un travail d'Hercule, lui qui était le moins sportif des hommes, on l'entendit prononcer un discours pour l'inauguration d'un Institut de culture physique. Par

(1) Flournoy affirmait que le sentiment de l'obligation morale ne s'imposait pas à lui avec l'impérieuse netteté qu'il avait, par exemple, chez Frommel. Ce sentiment, chez lui, précédait rarement l'acte à accomplir, il le suivait, sous forme de remords, lorsque Flournoy jugeait que cet acte avait été mauvais.

contre il était incapable de faire quoi que ce fût dans son intérêt personnel. L'importante « Société pour les recherches psychiques » de Londres lui offrit, pour une année, la présidence d'honneur, distinction rare qui n'avait été accordée que deux fois à des savants non anglais, à Richet et à W. James, sauf erreur ; Flournoy refusa, sans consulter ses amis bien entendu. Cela l'ennuyait d'aller à Londres, d'endosser un habit noir et de prononcer un discours dans une séance solennelle. La vaine gloriole n'existait même pas pour lui. Sa modestie, son humilité allaient jusqu'à l'excès. La Rochefoucauld a dit : « Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois ». Profondément vraie pour le commun des hommes, cette observation ne valait pas pour Flournoy. Si, après l'avoir loué en vain une fois, vous aviez tenté de revenir à la charge, il vous eût rabroué de manière à vous enlever toute envie de recommencer. A l'occasion il ne mâchait pas ses mots. Dans son enfance il était enclin à la moquerie. Il avait conservé un don d'ironie qui s'exerçait de préférence à l'égard des phraseurs, des poseurs et des sectaires. C'étaient les seules espèces de bipèdes humains qui ne bénéficiaient pas de son inlassable indulgence.

D'ailleurs, sa bonté était inépuisable. Il eût obligé même un phraseur, même un sectaire. Il avait toutes les formes de la générosité. Il oubliait ses propres intérêts, mais il était fidèle gardien de ceux des autres. Il méconnaissait ses propres mérites, mais il faisait valoir ceux d'autrui, même si cet autrui eût pu être son rival ou son concurrent. Dépourvu d'ambition pour lui-même, il en avait pour ses amis.

Tous ceux qui l'ont approché gardent le souvenir de la beauté de son regard : un regard lumineux, franc, à la fois perspicace et tout chargé de sympathie, un regard qui semblait fouiller jusqu'au fond du cœur, non pas pour juger, mais pour secourir, un regard qui comprenait tout et qui aimait malgré tout, le plus beau des regards qui aient lui pour moi sur cette terre.

Flournoy était enclin à la tristesse, surtout à la fin de sa vie. Il n'avait rien du stoïque aux yeux secs. Car il avait trop de cœur pour cela. Il souffrait des douleurs des autres autant que des siennes propres. Aux hommes qui sont faits ainsi, il n'est pas possible de traverser la vie avec un invariable sourire aux lèvres. Et pourtant, malgré ce penchant à la tristesse, on ne l'approchait pas sans se sentir réconforté, même si l'on n'avait parlé que de choses indifférentes. Il semblait qu'un rayonnement invisible émanât de lui.

C'est pour cela que tant d'âmes désemparées allaient à lui, à ces heures de crise où l'on sent la mort en soi et où la solitude est une torture. C'est alors que se révélait le génie psychologique de Flournoy, sa perspicacité que rien ne mettait en défaut et sa bonté fraternelle. Il a été un grand médecin des âmes. Durant de longues années, il a joué le rôle d'un confesseur laïque et bienveillant. Avec une inlassable patience, il écoutait ceux et celles qui avaient recours à lui. « Souvent, me disait-il, je ne leur réponds rien, je me borne à écouter. » Il savait écouter, il écoutait avec tout son cœur. On sentait qu'on pouvait tout lui dire parce qu'il savait tout comprendre. Se sentir compris ainsi, cela suffit. La conscience solitaire se décharge d'un poids qu'elle ne pouvait plus porter toute seule. Parfois aussi il « intervenait », comme disent les chirurgiens. Il prononçait la parole attendue, il donnait le conseil espéré. Avec quel tact, quelle délicatesse ! Jamais il ne cherchait à chapitrer, à endoctriner, à imposer ses idées. Bien plutôt pratiquait-il la méthode socratique, il accouchait les intelligences. Il avait, en effet, quelque chose de socratique dans son esprit, un Socrate chrétien dont l'imperturbable bon sens et la ferme raison eussent été réchauffés par la plus ardente charité. Il était complètement exempt du défaut le plus commun des intellectuels : l'orgueil spirituel, le dédain des esprits peu cultivés. Toute individualité humaine était sans prix à ses yeux, si humble qu'elle fût ; toute croyance sincère, si naïve et bizarre qu'elle pût être, devait être respectée parce qu'il y

voyait la projection intellectuelle imparfaite d'un sentiment d'une valeur sans prix. Il n'indiquait donc pas à ses confidents une route battue qu'ils dussent suivre pour arriver à un but marqué d'avance. Il poussait chacun dans son propre sens en tirant de lui ce qu'il avait de meilleur. A chacun il inspirait la volonté de réaliser le précepte de Charles Secrétan : « Deviens ce que tu es ».

*
* *

Flournoy lui-même était si modeste qu'il ne se doutait pas de l'influence décisive qu'il a exercée sur ses camarades d'abord, sur ses étudiants ensuite, sur plusieurs générations romandes et, de proche en proche, sur une foule de libres esprits bien au-delà de nos frontières. Après Secrétan, c'est lui qui nous a donné notre direction spirituelle. L'immense service qu'il nous a rendu a été de nous délivrer de la double tyrannie du dogme scientifique et du dogme théologique. Jamais nous ne pourrons acquitter la dette de reconnaissance que nous avons envers cette personnalité d'essence si rare qui unissait à une lucide intelligence la conscience la plus droite et la plus exquise bonté. Et nous pouvons lui rendre le magnifique hommage qu'il rendait lui-même à William James : Au sein de notre société déchirée par les haines religieuses et antireligieuses, il a été un des créateurs « d'un courant de support et de respect mutuel, et mieux que cela, de large sympathie humaine et de vraie fraternité, où toutes les âmes sincères pourront se trouver à l'aise, se tendre la main, s'entr'aider même, malgré la diversité de leurs tempéraments psychologiques et de leurs convictions personnelles ». Flournoy a joué au milieu de nous le rôle le plus beau et le plus fécond. Il a été un esprit libérateur. Nous avons la certitude que des mains fermes se trouveront pour saisir le flambeau que la mort lui a arraché et pour continuer la course — en ligne droite.

PAUL SEIPPEL.